

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 22 (1889)

Artikel: Le jour du seigneur : étude de dogmatique Chrétienne et d'histoire [suite]

Autor: Thomas, L.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE JOUR DU SEIGNEUR

ÉTUDE DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE

PAR

L. THOMAS¹

§ 3. Les Arabes.

Il est certain qu'avant Mahomet la semaine existait chez les Arabes, qu'il la conserva, l'adopta, ainsi que l'année lunaire, et que l'une et l'autre ont toujours été en vigueur chez les Mahométans.

Les Arabes appellent la semaine *usbu* (עַשְׁבָּת) et *subu* (שְׁבָּת), désignations qui ont un rapport frappant avec le mot hébreu *schaboua* (שְׁבָּת).

Ils appellent notre dimanche « le 1^{er} jour » (*jaum el-ahad*) ; le lundi, « le 2^d jour » ; le mardi, « le 3^{me} jour » ; le mercredi, « le 4^{me} jour » ; le jeudi, « le 5^{me} jour » ; le vendredi, « le jour de l'assemblée » (*jaum el-dschuma*) ; le samedi, « le jour du sabbat » (*jaum el-sebt*).

Le vendredi est ainsi désigné parce que, comme on le sait, c'est le jour où les Mahométans doivent se rendre dans les mosquées, sans que ce soit proprement un jour de repos. « Mahomet, dit G. Sale, un des traducteurs anglais du Coran², trouva si convenable l'institution des juifs et des chrétiens à

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, année 1887.

² Observations historiques et critiques sur le mahométisme, traduites de l'anglais, de G. Sale. Dans les *Livres sacrés de l'Orient*, publiés par Pauthier, Orléans, 1875, p. 523.

l'égard de la consécration d'un jour de la semaine destiné à rendre un culte plus particulier à Dieu, qu'il ne put que les imiter sur cet article quoique, pour mettre quelque différence, il se crût obligé de choisir un jour qui ne fût pas le même que celui des juifs ou des chrétiens. On donne plusieurs raisons du choix qu'il fit du 6^{me} jour de la semaine ; mais il semble que le prophète le préféra, parce que c'était le jour auquel le peuple avait accoutumé de s'assembler longtemps avant les temps du prophète¹. »

Un nom ancien du vendredi était cependant *Aruba*, c'est-à-dire le soir ou la veille, sous entendu : du sabbat, de même que chez les Araméens juifs, il s'appelait *arubta* (עֲרֻבָתָה), et que dans le Nouveau Testament il est nommé « la préparation » ou la « veille du sabbat (ἢ παρασκευή; προσάββατον)². *Ereb* (עֶרֶב) signifie en hébreu soir.

Le mot de *sebt* ou *sabtu* qui apparaît dans la désignation arabe du samedi, rappelle évidemment le mot hébreu *schabath* (שַׁבָּת).

Ces rapprochements entre les Arabes et les Hébreux pour la

¹ Sale allègue ici le témoignage du commentateur du Coran, Al Beidawi. En fait, on ne voit pas dans le Coran l'institution expresse du vendredi comme jour sacré. Il apparaît déjà comme existant et comme appelé le jour de l'assemblée (chap. LXII, v. 9-11). Le Coran mentionne assez souvent les 6 jours de la création, mais sans y rattacher jamais un 7^{me} jour comme jour de repos : VII, 32; X, 3; XI, 9; XXV, 60; XXXII, 3; L, 37; LVII, 4. Dans plusieurs de ces versets (VII, 32; X, 3; XXV, 60; XXXII, 3; LVII, 4) il est dit qu'aussitôt après la création, Dieu s'est assis sur le trône. X, 3 ajoute : « pour gouverner l'univers. » — Si le Coran mentionne le nombre 7, c'est surtout pour désigner les 7 cieux. Ainsi II, 27 (où il est dit qu'ils ont été formés après la terre); XVII, 46; XXIII, 17, 87; XLI, 11 (d'après lequel en 2 jours le ciel aurait été partagé en 7 cieux); LXV, 12; LXVII, 3-5 (qui constate que le ciel le plus voisin de la terre a été orné de flambeaux); LXXI, 14; LXXVIII, 12. — Il est en outre question (XV, 44) des 7 portes de la ghenne; (LXV, 12) des 7 terres, probablement des continents, des pays; (XXXI, 26) des 7 mers; (XV, 87) des 7 versets du Coran qui doivent être répétés constamment. Celui qui ne peut pas faire le pèlerinage de la Mecque doit observer 3 jours de jeûne pendant le pèlerinage et 7 après le retour des pèlerins (II, 192). Le seul autre passage du Coran où il est question du nombre 7 se rapporte à un ouragan.

² Voir Revue de théol..., 1887, p. 452, note 2.

désignation du mot semaine, du vendredi et du samedi ont déterminé Schrader à admettre que les Arabes ont reçu la semaine des Juifs ; et certes les rapports entre les Arabes et les Juifs ont commencé très anciennement et ils ont été divers et nombreux.

Sans remonter à Ismaël, fils d'Abraham (Gen. XXV, 12-18), et à Joseph vendu par ses frères à des Madianites, qui étaient des Arabes septentrionaux, de l'Hedjaz ou de l'Arabie pétrée (Gen. XXXVII, 25-36 ; Schrader, *Handw.* p. 78), c'étaient encore des Madianites avec lesquels Moïse entra de bonne heure en relation (Ex. II, 15 ; III, 1 ; Nomb. X, 29) et sur lesquels Israël remporta plus tard une grande victoire (Nomb. XXXI ; comp. XXII, 4 ; XXV, 6).

Les fils de Kédar, aussi des Arabes septentrionaux, ne paraissent pas avoir été en hostilité avec les Israélites, mais ils sont à plusieurs reprises mentionnés dans l'Ancien Testament (Esaïe LX, 7, 16 ; Jér. XLIX, 28).

La reine de Séba qui visita Salomon (1 Rois X, 1-10) venait de l'Arabie méridionale.

Il est probable que les Arabes dont il est parlé 2 Chron. XXI, 16, comme habitant dans le voisinage des Ethiopiens et comme s'étant alliés avec les Philistins contre Joram, étaient des tribus de l'Arabie centrale, etc.

Dozy, professeur à Leyde¹, s'appuyant sur 1 Chron. IV, 24-43, prétend même que la Mecque a été fondée par les Siméonites, que ce sont eux qui, sous le nom de *Djorhoum*, ont battu les Minéens et conquis l'Hedjaz, et que le nom de la Mecque : *Macoraba*, « la grande bataille, » aurait perpétué le souvenir de cette conquête. Phil. Berger, dans l'article *Arabie* de l'Encyclopédie des sciences religieuses, p. 492, combat cette opinion, mais il ajoute : « Néanmoins, deux faits importants subsistent : 1^o la disparition subite de la tribu de Siméon ; 2^o les traces profondes d'une influence juive au centre de l'Arabie ;

¹ *Die Israeliten zu Mekka*, Leipzig, 1864. « La science est redevable à M. Dozy, dit Stanislas Guyard (Art. *Musulmans* de l'Encycl. des sc. relig. p. 502), d'un excellent *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, traduit du hollandais par Victor Chauvin, » Leyde, 1879.

on les retrouve dans les noms propres, dans les pratiques religieuses et jusque dans les traditions relatives aux deux Djorhoum et en général aux populations successives qui se sont disputé la Mecque. L'émigration juive avait déjà commencé lors de la conquête de Jérusalem par Nébucadnézar (Jér. XI, 11), depuis elle n'a fait qu'augmenter ; à l'époque de Mahomet, l'Arabie était pénétrée d'éléments juifs ; il faut même en tenir grand compte dans la recherche des origines de l'islamisme. »

« Les Juifs, dit Sale¹, s'étaient réfugiés en grand nombre en Arabie dans le temps que les Romains ravagèrent si cruellement leur pays. Ils firent des prosélytes dans plusieurs tribus, du nombre desquelles étaient celle de *Kenanah*, celle de *al Kareth Ebn Kaaba*, et en particulier celle de *Kendah* ; ils y devinrent très puissants, et se rendirent maîtres de plusieurs villes et forteresses. Leur religion était connue des Arabes au moins cent ans avant ce refuge. On dit qu'*Abu Karb Asad*, dont le Coran fait mention, et qui régnait dans l'Yemen 700 ans avant Mahomet, avait introduit le judaïsme chez les Hamyarites, peuple idolâtre. Quelques-uns de ses successeurs embrassèrent aussi cette religion ; et l'un d'eux, nommé *Jousef* et surnommé *Dhou Nowas*, se fit remarquer par son zèle pour le judaïsme, qui le porta à persécuter cruellement tous ceux qui refusaient de s'y convertir. Il les faisait mourir par divers tourments, dont le plus ordinaire était de les jeter dans une fosse remplie d'un feu ardent ; ce qui lui fit donner le nom infamant de seigneur de la fosse. Le Coran parle de cette persécution (chap. 85)². »

¹ *Livres sacrés de l'Orient*, par Pauthier, p. 472.

² Comp. Jomard, *Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie*, Paris, 1839, p. 113, 191..., où il est parlé en particulier des Bédouins Caraïtes ; — Pierotti, *Les Réchabites retrouvés*, Lausanne, 1868. Cette brochure renferme d'intéressants détails sur les Béni-Rechab ou Béni-Rukab et sur les Jahoudie-el-Kébir (« Les Juifs grands et anciens »), deux tribus nomades qui ne sont point mahométanes. La première descendant de Jéhonadab, fils de Réchab (Jérém. 35), peut être considérée comme juive. La seconde paraît être « les véritables Béni-Ismaël », c'est-à-dire les descendants d'Ismaël, fils d'Abraham. Les derniers ne connaissent pas le Pentateuque,

Malgré tout cela et bien que la dénomination courante de la semaine chez les Arabes semble porter une empreinte juive, je ne pense pas avec Schrader qu'ils ne doivent la semaine qu'au judaïsme.

Je n'insisterai pas toutefois sur les raisons qu'on peut alléguer pour établir que les mots *usbu* et *subu*, *aruba*, *sebt* ou *sabtu* ne sont pas nécessairement d'origine hébraïque et peuvent s'expliquer par des origines arabes, par des radicaux communs aux langues sémitiques ou autrement.

Mais je signalerai d'abord le fait qu'on trouve en Arabie, avant Mahomet, deux autres nomenclatures des jours de la semaine, qui ne renferment ni l'une ni l'autre la désignation de *sebt* et dont l'une commence avec le lundi, tandis que l'autre part du samedi.

Voici la 1^{re} : *Awwel*, *Bahun*, *Dschebar* (ou *Djebar*), *Debar*, *Munis*, *Arube*, *Schijar*.

Et voici la 2^{de} : *Abdshed* (ou *Abdjed*), *Hawaz*, *Hoti*, *Kelamun*, *Safas*, *Korischet*, *El-aruba*.

Il y a deux noms de la 1^{re} série qui s'expliquent facilement : *Awwel*, qui est le correspondant habituel de notre mot : pre-

mais se reposent le samedi, « comme le faisait Abou Ismaël (le père Ismaël). » Il y a là peut-être un argument qui n'est pas à dédaigner pour la question des rapports d'Abraham avec le sabbat primitif.

Citons enfin quelques lignes d'un savant voyageur moderne, von Maltzan, qui peuvent être considérées comme un résumé général de l'influence juive en Arabie. Voici ce qu'il dit au commencement du chap. XX de son ouvrage intitulé : *Reise nach Südarabien*, 1873, chapitre où il est spécialement traité des Juifs : « Le nord et le centre de l'Arabie n'ont eu proportionnellement que peu de communautés juives. Le Juif aime les pays civilisés et l'Arabie centrale ne fut jamais un de ces pays, car la vie pastorale nomade et de brigandage y régna toujours. Les Juifs ne se trouvaient là que comme des oasis, dans certains centres urbains isolés, comme Yatrib, Chaibar, etc. Ils n'étaient pas disséminés comme dans le Yémen... On sait que le judaïsme arriva, dans le Yémen, sous Dou Nowas à la domination et que des tribus entières l'avaient adopté. La plupart l'abandonnèrent lors de l'avènement de l'islamisme. Leur mosaïsme n'avait jamais été que superficiel. Il est en tout cas incontestable que les Juifs actuels du sud de l'Arabie sont en très grande partie d'origine israélite. »

mier, et *Arube*, que nous avons déjà vu. Mais quant aux autres, ils sont difficiles à expliquer¹.

Quant à la 2^{de}, on y trouve d'abord 6 mots fictifs mnémotechniques renfermant les 22 lettres de l'ancien alphabet arabe, lettres communes à toutes les langues sémitiques et rangées dans la série selon l'ordre qui leur est assigné encore aujourd'hui par leur signification numérique dans ces langues, — puis, l'alphabet étant épuisé, le nom déjà connu d'*El-aruba*. Cet alphabet, désigné par les Arabes comme l'alphabet *Abdqed* est fort ancien, car avant Mahomet on se servait déjà de l'alphabet actuel, qui a 28 lettres².

Schrader, dans sa dissertation sur l'origine babylonienne de la semaine, dit (p. 344) qu'il a déjà prouvé ailleurs que la sainteté du chiffre 7 chez les Arabes n'y était pas absolument primitive, et il renvoie à une autre dissertation insérée en 1873 dans la *Zeitschrift der Deutsch-morgenländischen Gesellschaft*³. Cette dissertation m'a paru d'un très haut intérêt, mais d'un caractère très hypothétique, et je n'ai pas su y trouver une véritable preuve de la thèse, tout au moins une preuve développée.

¹ Il a paru l'année dernière à Londres une *Chart of the Week*, publiée par M. W. M. Jones, qui passe en revue les termes par lesquels le mot semaine et les noms des 7 jours de la semaine sont désignés dans 160 langues anciennes ou modernes, plus ou moins différentes les unes des autres. Ces termes sont donnés chacun à la fois dans leur écriture originale, leur traduction phonétique et leur signification. M. Jones a longtemps séjourné et étudié en Orient, et il a dû faire beaucoup de recherches pour confectionner son vaste et beau tableau. Or voici les termes qui y sont donnés comme de très anciens noms arabes des jours de la semaine : *au-had*, *ah-wan*, *ju-bar* (ou *dju-bar*), *muh-nis*, *a-ru-bat*, *shi-yar*. Nous retrouvons là tous les noms de notre 1^{re} série, sauf celui du 2^d jour. *Au-had* pourrait n'être qu'un synonyme de *Awwel* et signifier lui aussi : premier. Quant aux significations attribuées, le 1^{er} nom signifierait Business day, le 2^d Light-Moon, le 3^{me} War-Chief, le 4^{me} Turning day or Midweek, le 5^{me} Familiar or Society day, le 6^{me} Eve (of Sabbath), le 7^{me} Chief or Rejoicing day. La signification du 6^{me} jour ne saurait être contestée. Quant aux autres, j'avoue qu'après en avoir conféré avec des amis arabisants, je ne saurais les admettre sans de nouvelles explications, que j'appelle de mes vœux.

² Ideler, II, p. 473, 494.

³ *Die Abstammung der Chaldäer und die Ursitze der Semiten.*

A cet égard, elle se borne presque¹ à affirmer que la notion de la sainteté du septénaire serait la seule tradition commune aux Arabes (surtout ceux du Nedjed et de l'Hedjaz) et aux sémites du nord, qu'elle doit être en conséquence considérée chez ceux-là comme une importation étrangère, et à renvoyer pour plus de développements à Brandis, *Hermes*, II, p. 259 et à Krehl, *die Religion der vorislamischen Araber*, Leipzig, 1863.

Quant à la dissertation de Schrader sur l'origine babylonienne de la semaine, elle renferme encore moins la preuve désirée, mais elle s'occupe spécialement de la semaine. Pour prouver qu'elle n'est pas primitivement arabe, l'illustre savant s'appuie soit sur le fait qu'on ne trouve ni dans l'araméen ni dans l'arabe des mots analogues à la racine hébraïque יְבָשׁ en tant que rattachant eux aussi l'idée du serment à celle de l'heptade, soit sur le fait que l'éthiopien, pour exprimer l'idée du serment, a encore d'autres termes non dérivés de cette racine.

Mais, pour ne parler que des Arabes, nous avons déjà signalé une de leurs coutumes, qui nous a été transmise par Hérodote² et qui prouve bien que déjà de son temps ils reliaient le nombre 7 au serment.

J'ai en outre trouvé deux mentions, dont l'une détaillée, d'une coutume du même genre, dans une relation très instructive : le *Récit du séjour de Fatalla Sayeghir chez les Arabes du grand désert*, relation qui a été rapportée par Lamartine et traduite de l'arabe par ses soins³. Ce récit n'a point été d'abord

¹ Voir p. 402, 405, 407.

² III, 8. Voir *Revue de théol. et de phil.*, p. 152.

³ *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*, par A. de Lamartine, Paris, 1835, t. IV, p. 55-285. Fatalla Sayeghir avait accompagné M. de Lascaris pendant tous les voyages qu'il fit en Mésopotamie et jusqu'aux extrémités de la Perse, comme agent confidentiel de Napoléon. Il devait reconnaître la route des Indes à travers le désert et la préparer pour le conquérant, s'il pouvait jamais s'y engager avec une armée. M. de Lascaris arrivait à Constantinople après avoir admirablement accompli sa mission pendant 7 années de périls et de dévouement et réussi à réunir dans une vaste alliance tous les Arabes du désert depuis les frontières des Indes jusqu'au centre de l'Arabie, lorsqu'il apprit

estimé à sa valeur, mais son exactitude a été hautement confirmée par deux voyageurs anglais qui ont eux-mêmes pu acquérir une connaissance très exceptionnelle des Bédouins¹.

Voici donc comment Fatalla raconte (p. 199) la réconciliation de deux chefs arabes : « Le Drayhy² ayant fini par céder, les principaux de la tribu se mirent en marche pour aller au-devant de Méhanna, selon les égards dus à son âge et à son rang. Lorsqu'il eut mis pied à terre, le Drayhy le fit asseoir à la place d'honneur, au coin de la tente, et ordonna d'apporter le café. Alors Méhanna se levant : « Je ne boirai de ton café, » dit-il, que lorsque nous serons complètement réconciliés et » que nous aurons enterré les 7 pierres. » A ces mots, le Drayhy, s'étant levé également, ils tirèrent leurs sabres et se les présentèrent mutuellement à baiser ; ils s'embrassèrent ensuite, ainsi que tous les assistants. Méhanna fit avec sa lance, au milieu de la tente, un creux en terre de la profondeur d'un pied et, ayant choisi 7 petites pierres, il dit au Drayhy : « Au » nom du Dieu de paix, pour ta garantie et pour la mienne, nous » enterrons ainsi à jamais nos discordes. » A mesure qu'ils

la catastrophe de Moscou. Il ne tarda pas à mourir de désespoir au Caire et ses papiers tombèrent entre les mains du gouvernement anglais ; mais Lamartine eut le bonheur de découvrir et d'acquérir « un recueil de notes que Fatalla avait écrit à l'instigation de son patron dans le cours de sa vie nomade. »

¹ Lady Anne Blunt, *Voyage en Arabie. Pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe*, traduit avec l'autorisation de l'auteur par Dérôme, qui a mis en tête du volume une longue et fort intéressante introduction, Paris, 1881, p. VIII, XXVI. W. S. Blunt avait résidé 20 ans à Bagdad, où il exerçait des fonctions diplomatiques ; il avait pris durant 9 ans une part active aux travaux des missionnaires anglais de Syrie ; dans l'intervalle, il avait visité l'Afrique du nord, l'Egypte et le Sinaï, parcouru une notable partie de l'Inde et de la Perse. Avant d'aller au Nedjed, il avait encore passé l'hiver parmi les Shamar et les Anazeh de la Mésopotamie et du Désert de Syrie. De là son ouvrage : *The Bedouin Tribes of the Euphrates*, 2 vol. Londres, 1879, dont Dérôme a largement profité pour son introduction. C'est dans l'hiver 1878-1879 que W. S. Blunt et sa compagne, petite-fille de lord Byron, ont fait un voyage au Nedjed.

² L'émir Ebn Chahllan était appelé le Drayhy, c'est-à-dire « le destructeur des Turcs » à cause d'une grande victoire remportée sur eux après une indigne trahison de leur part. (Récit de Fatalla, p. 109, 151...)

jetaient les pierres dans la terre, les deux cheiks les recouvriraient, et foulaien la terre avec leurs pieds, tandis que les femmes poussaient des cris de joie assourdissants. Cette cérémonie terminée (elle s'appelle *hasnat*), ils reprirent leurs places, et l'on servit le café. De ce moment il n'était plus permis de revenir sur le passé et de parler de guerre. On m'assura qu'une réconciliation, pour être en règle, devait toujours se faire de la sorte. Après un repas copieux, je fis la lecture du traité auquel Méhanna et quatre autres chefs de tribus apposèrent leur cachet. »

Fatalla dit ailleurs (p. 239), à propos de la conclusion d'un autre traité : « L'émir Douackhry enterra les 7 pierres et consomma ainsi l'alliance. »

La signification religieuse que les Arabes attachent au septénnaire me semble aussi ressortir vivement des cérémonies qu'ils pratiquent toujours dans le culte si solennel du pèlerinage à la Mecque.

Après s'être rendu à la Caaba et s'être arrêté à l'angle où la pierre noire est enchâssée dans la muraille, le pèlerin baise cette pierre et commence les tournées ou *touafs* qu'il doit accomplir autour du temple. Après en avoir fait 7 fois le tour, il baise de nouveau la pierre noire, puis, sortant par la porte appelée la porte de Safa, il monte sur la colline qui porte ce même nom, et il parcourt 7 fois dans sa longueur la petite vallée qui la sépare de la colline de Méroua¹.

Le 8^{me} jour du mois de *Dhou'lhidie*, aussitôt après la prière du matin, tous les fidèles, sous la conduite de l'imam, quittent la ville et se rendent à la vallée de Mina. Là, on dresse des tentes, où la foule des pèlerins passe la nuit pour se rendre le

¹ Cette pratique a été instituée, dit-on, en imitation de la conduite d'Abraham, qui, voyant dans ce lieu Agar et Ismaël en proie aux horreurs de la soif, monta sur la colline de Safa pour découvrir au loin quelque source et, n'en ayant pu trouver, parcourut 7 fois dans son angoisse l'espace où ce rit s'accomplit aujourd'hui. Cette pratique avait été entachée d'idolâtrie par les Arabes païens; aussi les musulmans hésitèrent d'abord à admettre la promenade entre les collines de Safa et de Méroua au nombre des cérémonies du pèlerinage. Mais le Prophète les a rassurés au v. 153 du chap. II du Coran.

lendemain au mont Arafa. De cette station, au moment où le soleil disparaît sous l'horizon, on se dirige sur Monzdélfé. C'est en traversant les plaines qui portent ce nom que chaque pèlerin ramasse 7 petites pierres qu'il devra jeter le lendemain en mémoire d'Abraham qui, traversant ces lieux pour aller immoler son fils, repoussa à coups de pierre les tentations du démon. Le 10 est le jour du Beyram et des sacrifices. Puis, de retour à la Mecque, chacun renouvelle 7 fois la marche sainte autour du temple et va boire à longs traits l'eau du puits de Zemzem¹.

La fameuse prière des musulmans, la Fâthâ ou El Fâtiha, qui forme le 1^{er} chapitre du Coran, qui est recommandée ailleurs², comme devant être répétée constamment et qu'ils prononcent en cadence avant toutes les autres³, se compose de 7 versets. Nous les avons déjà signalés (p. 2 note 1), ainsi que les 7 cieux, les 7 portes de la gêhenne, les 7 terres et les 7 mers, dont parle aussi le Coran.

Selon Ewald, qui dans ses *Alterthümer des Volks Israël*⁴ parle à plusieurs reprises de la semaine comme étant une institution primitive des Arabes⁵, on n'a pas encore suffisamment remarqué la correspondance qu'il y avait dans l'ancien calendrier arabe entre le mois de Muharram (c'est-à-dire le premier mois à partir de l'automne) et celui de Régeb (c'est-à-dire le septième), comme mois de fête⁶.

Mentionnons encore les 7 prophètes, passés ou à venir de l'Islam, tout au moins d'après le Mahométisme postérieur :

¹ *Univers pittoresque. Arabie*, par Noël Desvergers, p. 209.— *Livres sacrés de l'Orient*, par Pauthier, p. 511. « Les Mahométans, dit Sale, conviennent que les Arabes païens célébraient presque toutes ces cérémonies anciennement, c'est-à-dire plusieurs siècles avant Mahomet. Ils observaient particulièrement de faire le tour de la Kaaba, de jeter des pierres dans la vallée de Mina, et de courir entre Safa et Merwa. »

² Chap. XV, v. 87 : « Déjà nous t'avons dicté les 7 versets qui doivent être répétés constamment, ainsi que le grand Coran. »

³ H. Dunant, *Notice sur la Régence de Tunis*, Genève, 1858, p. 138.

⁴ 3^e Ausg., 1866, p. 463, note.

⁵ P. 131, note; p. 135, etc.

⁶ Voir aussi p. 467, note.

Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet, le Mahdi¹.

Pour en revenir à l'union si intime et si mystérieuse établie dans la langue hébraïque, dans la coutume arabe et ailleurs, entre l'idée du serment et celle du nombre 7, nous rappellerons que nous l'avons déjà constatée dans la conduite d'Abraham avec Abimélec, roi de Guérar². A la lumière de cette importante donnée, nous nous demandons si la première origine de cette union ne devrait pas être cherchée dans le double fait mentionné Gen. IV, 15, 24, à savoir dans la déclaration solennelle et presque sacramentaire que l'Eternel lui-même fit à Caïn pour dissiper une de ses craintes, et dans l'impie parole de Lémec : « Caïn sera vengé 7 fois et Lémec 70 fois 7 fois »³. Dans le cas où cette conjecture serait fondée, la coutume des Arabes se rattacherait plus ou moins directement à l'influence exercée sur eux par Abraham, qui joue d'ailleurs un si grand rôle dans leurs pensées et dans leur vie, et indirectement soit à la primitive histoire de l'humanité, soit même à la cosmogonie rapportée dans la Genèse.

M. Pierotti qui, dans ses nombreux séjours ou voyages en Palestine, à l'est du Jourdain et en Arabie, a eu beaucoup de rapports avec les Bédouins, m'écrivait récemment⁴ les lignes suivantes : « Dans les anciens déserts de Sur, de Pharan et de Hetham⁵, je me suis arrêté chez plusieurs tribus et j'ai partout reçu une hospitalité patriarcale et trouvé une Bible parlante : ils ont une profonde vénération pour le puits

¹ Voir Darmsteter, *Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*. Revue polit. et littér. (Revue bleue), 1885, 1^{er} sem. p. 299. — Je trouve un nouvel exemple assez frappant du respect religieux que les Arabes ont toujours pour le nombre 7 dans un petit récit de Lady Anne Blunt (p. 43). Un jeune homme avait été conduit par des circonstances fort exceptionnelles à épouser sa propre sœur, sans qu'il s'en doutât. Or la pénitence qui lui fut imposée par un « homme sage » fut précisément de faire 7 fois le pèlerinage à la Mecque, de vivre ensuite 7 ans dans un lieu désert sur la route des pèlerins et là de leur offrir de l'eau.

² Gen. XXI, 28-31. Voir *Revue de théol.*, 1887, p. 151.

³ Voir *Revue de théol.*, 1887, p. 150.

⁴ Février 1888.

⁵ C'est-à-dire, ce me semble, dans les déserts du centre-nord de la presqu'île sinaitique.

de Beerséba (Gen. XXI, 26), où ils se rendent en foule pour invoquer surtout Abou-Ismaël, Abou-el-Khalil¹, sans oublier les autres patriarches, et pour adorer Dieu, lui demandant miséricorde, aide et protection. Ils ne font jamais en cet endroit leurs prières sans avoir préalablement fait des ablutions et sacrifié plusieurs brebis en l'honneur de Dieu ; ils les mangent ensuite, puis cachent le sang dans le sable, et à la surface font un feu de broussailles. »

D'après Gen. XXVI, 23-25, versets auxquels M. Pierotti fait allusion, c'est à Beer-schebah, c'est-à-dire au puits du serment ou de la septaine, que l'Eternel apparut une seconde fois à Isaac pour lui renouveler la promesse faite à Abraham et à sa postérité. Isaac y bâtit un autel et y fit creuser un puits, soit que ce fut le même que celui qu'avait fait creuser Abraham et qui aurait été comblé par les Philistins (v. 14, 15), soit que ce fut un autre².

L'endroit est encore appelé Bir-sabea³.

Ne pourrait-il pas y avoir quelque rapport de descendance entre les sacrifices de brebis faits toujours par les Arabes à Beer-schebah, d'une part, et, de l'autre, soit les sept brebis qu'offrit Abraham à Abimélec en traitant alliance avec lui, soit le festin d'alliance offert par Isaac au même Abimélec ou à son successeur (Gen. XXVI, 30) ?

Il est encore deux considérations générales qui nous engagent à ne pas considérer l'emploi de la semaine chez les Arabes comme un simple emprunt fait aux Juifs.

Quand nous parlons des Arabes, nous parlons surtout des vrais Arabes, des Arabes du désert ou Bédouins, dont le Nedjed ou intérieur de l'Arabie centrale semble bien avoir été le ber-

¹ Abou-el-Khalil est, comme on le sait, le beau nom que les Arabes donnent à Abraham. Il signifie proprement : le père - l'ami, sous-entendu : de Dieu, et il est en harmonie avec ce qui est dit dans le Coran, ch. 4 v. 124, et dans nos saints Livres : 2 Chron. XX, 7 ; Esaïe XLI, 8 ; Jacq. 2, 23.

² Cette dernière supposition est la plus probable, non seulement à cause du v. 18, mais encore parce que les voyageurs modernes ont retrouvé à Beer-schebah deux excellents puits. (Voir Raumer, *Palästina* p. 158, 159, et aussi Delitzsch, *Genesis*, 4 A., p. 387.)

³ Munk, *Palestine*, p. 58. Raumer, *Palästina*, p. 158.

ceau et où ils sont encore comme dans leur vraie patrie. Mais nous n'oublions pas que les Arabes, si différents, par exemple, des Maures et surtout des Turcs, se ressemblent tellement à eux-mêmes, où qu'ils soient et à toutes les époques de leur histoire, qu'un homme qui les a bien étudiés, comme peintre et comme penseur, a pu dire hardiment à propos de la vieille ville d'Alger¹ : « N'existe-t-il qu'un Arabe, on pourrait, d'après l'individu, retrouver le caractère physique et moral du peuple : ne resterait-il qu'une rue de cette ville, originale même en Orient, on pourrait encore à la rigueur reconstruire l'Alger d'Omar et du dey Hussein. »

La première des considérations annoncées est tirée du caractère si marqué des Arabes aussitôt qu'ils apparaissent comme Arabes, et elle concerne sa nature extrêmement tenace, conservatrice et indépendante.

Que de voyageurs ont retrouvé chez les Arabes du désert, et jusque dans les détails, le genre de vie d'Abraham et des autres patriarches !

Lamartine a parlé justement de « cette étonnante physionomie de l'esprit de race qui sépare les peuplades arabes de toutes les autres familles humaines et les tient, comme les Juifs, non pas en dehors de la civilisation, mais dans une civilisation à part, aussi inaltérable que le granit². »

Il a écrit ailleurs ces paroles citées par W. S. Blunt comme un jugement définitif sur les Arabes du désert³ : « O fils de Sem, premiers-nés de la race de Noé, destinés à demeurer enfants à jamais ! Vous êtes restés à la porte d'Eden, inconscients de la chute, vous attendez encore là, quand tout le monde s'en est allé. Trop fiers pour labourer la terre, trop insouciants pour être pauvres, vous avez pris les dons de Dieu en mauvaise part. Vous ne lui rendez aucun devoir, vous ne le priez pas, vous ne lui demandez pas pourquoi il a voilé sa face. Vous marchez sous la pluie et la chaleur du ciel, guidés par la vieille sagesse que notre monde a oubliée, doués du courage des jours

¹ Eug. Fromentin, *Une année dans le Sahel*, 4^{me} édit., Paris, 1877, p. 33.

² *Voyage en Orient*, IV, p. 40.

³ Lady A. Blunt, *Voyage en Arabie*, p. LXI.

qui ne connaissaient point la mort. Nous, les fils de Japhet, nous vivons dans la détresse, courbés sous le joug de l'inutile combat pour la vie. »

Dérôme dit avec plus de précision et non sans âpreté¹ : « La race sémitique est la plus dure, la plus difficile à assimiler. Elle assimile, on ne l'assimile pas. Brassée par les siècles et les sables du désert, on dirait qu'elle a acquis quelque chose d'immuable et d'éternel, qui n'est pas seulement une force de résistance, car elle est agressive, et sur quelque terre qu'on la transporte, elle prend racine et engraisse aux dépens du voisin. Un Oriental qui vient s'établir en Europe, quel qu'il soit, juif, arménien, turc, n'est pas un simple plant humain ; il devient tout de suite un arbre qui étouffe les arbustes d'alentour, détruit les herbes qui poussent à son ombre.... Le nomade de l'Arabie intérieure est la plus dure qu'on connaisse de ces races cimentées par la coutume et la religion. Et puis l'isolement le dérobe aux frottements du dehors, ce qui est un appoint à son originalité. »

En fait d'indépendance, il faut distinguer l'indépendance politique et l'indépendance morale. Or sous ces deux aspects, les Arabes sont un peuple exceptionnel. Jamais ils n'ont été soumis réellement et d'une manière durable. L'autorité même des Romains et des Turcs n'a été chez eux que passagère ou nominale. Ils rappellent la prophétie de l'ange de l'Eternel au sujet d'Ismaël (Gen. XVI, 12) : « Il sera comme un âne sauvage, sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui », et aussi la prophétie d'Isaac à Esaü (Gen. XXVII, 39) : « Ta demeure sera privée de la graisse de la terre et de la rosée du ciel. Tu vivras de ton épée et tu seras asservi à ton frère. Mais en errant librement ça et là, tu briseras son joug de dessus ton cou. »

« Le pur nomade, dit Dérôme, a conservé les traditions patriarcales de la race, parmi lesquelles l'insouciance pratique, l'amour de l'indépendance et l'hospitalité tiennent le premier rang. Ces trois vertus, en fait, n'en font qu'une : l'amour de l'indépendance. Là est le fond du tempérament nomade comme celui du sauvage : il est rebelle au joug. Il préfère la misère et

¹ Id. p. XXII.

la faim, la mort, s'il en est besoin, à la dépendance. Celle qu'il accorde à ses cheiks est volontaire. Elle ne survit pas à la déconsidération du cheik. Il ne s'incline pas plus devant la richesse que devant le pouvoir.... Par contre, il estime très haut le courage, la générosité et l'hospitalité, qui sont les ingrédients nécessaires de son existence quotidienne et qui chez nous étaient les trois objets de l'initiation chevaleresque. Dans les châteaux du moyen âge, c'étaient des vertus d'apparat dont on usait dans les tournois et les jours de fête. Chez les nomades, ce sont des institutions ; elles sont la substance de la coutume. Elles sont aussi particulièrement *asil*, c'est-à-dire nobles, et réservées aux grandes familles chez qui elles sont héréditaires. »

Au point de vue spirituel, les Arabes ont eu beaucoup de peine à adopter l'islamisme, et cette adoption n'a été que partiellement profonde.

« En Arabie même, dit Stanislas Guyard¹, le mahométisme ne dut son salut qu'à l'extrême division des tribus, qui, subjuguées l'une après l'autre, finirent par se ranger sous les drapeaux des plus forts et par faire cause commune avec eux parce qu'ils étaient vainqueurs. Car ni Mahomet ni ses successeurs ne purent extirper cette indifférence naturelle des Bédouins en matière de religion qui faisait dire à Mahomet dans le Coran (IX, 98) : « Les Arabes du désert sont les plus en- » durcis dans leur infidélité et dans leur hypocrisie, et il faut » naturellement s'attendre à ce qu'ils ignorent les préceptes » que Dieu a révélés à son envoyé. »

Le même auteur ajoute : « Encore aujourd'hui, c'est à peine s'ils connaissent la profession de foi musulmane, et plusieurs voyageurs attestent qu'au lever du jour, ils se prosternent devant le soleil. » Sur ce dernier point, M. Guyard a peut-être été trop influencé par le missionnaire jésuite Pelgrave, qui a peu connu les Arabes du désert et qui, conformément à la mission qu'il avait reçue de Napoléon III, devait surtout nouer des relations avec les Arabes des villes et l'Etat centralisé des Wahab-

¹ *Encyclopédie des sciences religieuses*. Art. Musulmans, p. 502.

bites¹. Quant au premier point, on ne saurait méconnaître que le wahabisme, issu de l'Arabie centrale et qui eut un moment de si grand épanouissement, ne soit une vraie résurrection de l'islamisme².

Ce qui caractérise peut-être au plus haut degré les Arabes du désert, c'est du reste l'esprit conservateur dont j'ai parlé et qui est pour eux avant tout le respect de la coutume, « d'une coutume inflexible qui seule rend compte de leur conduite comme de chacun de leurs instincts.... La coutume pastorale, dit Dérôme (p. XLVII), tient lieu aux nomades de théologie, de culte et de code, même de la pensée.... D'où vient la coutume ? Qui le saura jamais ? Elle est antérieure à l'histoire et aux souvenirs écrits. C'est une tradition orale dans la patrie de la tradition orale. D'où que vienne la coutume arabe, elle s'est incarnée dans la race. Elle a, du reste, une physionomie arbitraire ; elle ne dit pas pourquoi elle ordonne ceci et défend cela ; elle constate que Dieu est ; elle est le signe du bien et du mal. M. et M^{me} Blunt ont vérifié un grand nombre de fois qu'on ne la discute pas, qu'on y obéit sans raisonner, sans motif, sinon qu'elle est la coutume.... Ils ne boivent pas de vin, ils s'abstiennent de manger certaines viandes, parce que c'est la coutume, non afin d'obéir aux prescriptions du Coran.... Le Coran a enregistré la coutume ; il ne la pas créée.... Le crédit qu'il a sur les nomades est proportionnel au respect qu'il a de la coutume. »

¹ A. Blunt, *Voyage en Arabie*, p. X-XIX, p. 8.

² Stan. Guyard dit lui-même un peu plus loin (p. 510) : « Le wahabisme qui s'est produit au commencement de ce siècle en Arabie, n'est qu'une tentative pour revenir au mahométisme pur et pour le dégager de toutes les superstitions qui au cours des siècles se sont greffées sur lui. » Voir à la fin du *Voyage en Arabie* d'A. Blunt un « essai historique sur l'élévation et le déclin du wahabisme, d'après des documents fournis par le lieutenant-colonel E. C. Ross, résident de sa Maj. brit. à Bushire, par W. S. Blunt. A Blunt, qui appelle ibn Abd el-Wahhab « le Luther du mahométisme, » dit, d'ailleurs, qu'au commencement du siècle dernier la religion, sauf quelques rites particuliers à l'ancienne vie nomade, avait disparu de l'Arabie ; il n'y avait guère plus que le Hedjaz et l'Yémen où l'on fût mahométan autrement que d'une façon nominale. » (P. 5, 4.)

Je serais porté à croire que Dérôme et les Blunt réduisent trop le mahométisme à n'être qu'un enregistrement de la coutume. Mais en tout cas ne relèvent-ils pas un point de vue qui a beaucoup de justesse et auquel peut-être, faute d'une connaissance suffisante des Arabes du désert, on n'accordait pas assez d'importance ?

Si le montagnard est encore plus conservateur que l'agriculteur, on peut dire que le nomade l'est encore plus que le montagnard. Sous ce rapport, le désert doit exercer une grande influence. « Le pasteur du désert, dit Dérôme (p. LXI), est un paysan à l'oriental; il l'est de temps immémorial; il restera ce qu'il est. Le désert l'a fait ainsi. Tant que le désert sera là, il ne changera pas. Il n'en a ni le désir, ni le pouvoir; il n'a pas conscience d'un genre de vie différent du sien. Son existence au jour le jour, sans perspective sur l'avenir, sans retour sur le passé, lui convient. Il s'y résigne plutôt qu'il ne l'a choisie. On essaierait en vain de lui en offrir une autre. »

Dérôme me semble s'exprimer d'une manière encore plus complète quand il dit, à la fin de son introduction, que « la vie pastorale en Arabie est en même temps le legs d'un long passé historique, et le régime naturel du désert. »

Quoi qu'il en soit, cette ténacité, cette indépendance et cet esprit conservateur des Arabes nous semblent rendre peu probable qu'ils n'aient fait qu'emprunter aux Juifs soit le caractère religieux du septenaire, soit l'institution de la semaine. Il nous paraît au contraire que s'ils ont subi à cet égard quelque influence, ils y étaient déjà bien préparés par leur coutume.

Notre seconde considération peut être exposée beaucoup plus brièvement que la première, à laquelle elle se rattache intimement.

« Parmi tous les peuples arrivés à une certaine civilisation, dit Ideler (II, p. 470), les Arabes sont le seul qui base sa division du temps exclusivement sur le cours de la lune. Ils commencent leurs mois avec la première apparition du croissant au crépuscule du soir et nomment la durée de 12 de ces mois une année, sans chercher à accorder le cours de la lune et celui du soleil; aussi le commencement de leur année parcourt-il

tous les temps de l'année dans un intervalle d'environ 33 de nos années. Cette manière de compter le temps, incontestablement très ancienne, a été sanctionnée par Mahomet et introduite par lui dans le culte qu'il a fondé. »

Or, comme on le sait, et comme Lepsius, entre autres, l'a remarqué¹, il y a une intime union entre le mois lunaire et la semaine : l'observation du mois lunaire conduit en quelque sorte d'elle-même à l'observation de la semaine ou, si celle-ci existe déjà, contribue puissamment à son maintien.

L'obstination si exceptionnelle des Arabes à conserver exclusivement l'année lunaire nous paraît donc être favorable à l'opinion qui envisage la semaine comme faisant partie de l'ancienne coutume arabe.

§ 4. Les anciens Perses.

Nous prenons cette dénomination dans un sens général, sans distinguer entre les Perses proprement dits et les Mèdes. Les anciens Perses sont pour nous les Perses des Achéménides² et des Sassanides, ces grands restaurateurs du Mazdéisme³.

Sur ce sujet nous avons suivi surtout Ideler qui pour les anciens Perses, comme pour les Arabes, a profité des travaux de Silvestre de Sacy et dont l'exposition a été hautement louée par Spiegel⁴. Mais nous avons été heureux de trouver plusieurs confirmations ou éclaircissements dans un ouvrage plus récent d'un savant Parsis, qui occupe une haute position dans la magistrature de Bombay, M. Dosabhai Framji Karaka. Cet ouvrage, en deux volumes, a paru à Londres en 1884 et est intitulé : *History of the Parsis, including their manners, customs, religion and present situation*. C'est à lui que se rattache intimement un article de M. Planchut, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 mars 1887, sur les descendants des mages à Bombay. M. Planchut a eu lui-même, dans le

¹ Voir *Revue de théologie* 1887, p. 252.

² De 560 à 331 avant J.-C.

³ De 226 après J.-C. à 640.

⁴ *Trad. de l'Avesta*, II, 1859, p. XCVII.

cours de ses voyages, de fréquentes occasions de nouer avec des Parsis de cordiales relations.

Les Persans se servent actuellement, comme les autres Mahométans, des mois arabes. Il ne peut être question d'une division originale des temps pour les Perses que pendant les périodes de leur indépendance, c'est-à-dire avant la chute des Sassanides.

Les anciens Perses avaient une année solaire mobile de 365 jours, qui se composaient de 12 mois de 30 jours chacun, et de 5 jours complémentaires, insérés d'abord entre le 8^{me} et le 9^{me} mois, plus tard à la fin de l'année. Chaque jour du mois avait son nom propre et, sous ce rapport, Ideler peut dire que les anciens Perses ne connaissaient pas la semaine.

Voici les noms des 12 mois :

1. Ferwerdîn.	6. Scharîr.	10. Dei.
2. Ardbehescht.	7. Mihr.	11. Bahman.
3. Chordâd.	8. Abân.	12. Asfendârméd ou Se-
4. Tîr.	9. Ader ou Adser.	fendârméd ou Se-
5. Mordâd ou Amerdad.		pendârméd ¹ .

On retrouve facilement dans ces 12 noms, soit le nom du Dieu suprême, soit ceux des 7 Amesha-Çpentas ou Amshaspands (saints immortels), soit ceux de quelques-uns des Yazatas ou Yzeds proprements dits, qui occupent un rang inférieur et dont le nombre est très grand².

Le nom du Dieu suprême est celui du 10^{me} mois, puisque Dei, de même que Hormuz ou Ormuzd ou Ahura-Mazda, désigne ce Dieu³.

¹ Ideler, II, 515. Spiegel, dans sa traduction de l'Avesta, II, p. XCIII, dénomme ainsi les 12 mois en indiquant leur correspondance :

Farvardin (Mars).	Murdâd (Juillet).	A'dar (Novembre).
Ardibihist (Avril).	Shahrévar (Août).	Dai (Décembre).
Chordâd (Mai).	Mihr (Septembre).	Bahman (Janvier).
Tîr (Juin).	A'bân (Octobre).	Çpandârmat (Février).

Selon Spiegel on a découvert dans les inscriptions achéménides quelques noms de mois plus anciens ; on ne saurait préciser l'âge de ceux-là ; ils n'apparaissent pas dans l'Avesta, mais ce peut être fortuitement, etc.

² Spiegel, *Real Encycl.*, l. A, XI, p. 125.

³ Ideler, II, p. 517.

Les noms des 7 Amshapands ne se retrouvent pas moins, soit qu'en tête des 6 Amshapands ordinaires on ajoute le Dieu suprême, comme on le fait quelquefois¹, soit qu'on mette à leur suite Atar, le feu, « le fils d'Ahura-Mazda². » Mais les 6 Amshapands ordinaires, créatures supérieures, qui ont concouru à la création du reste de l'univers et concourent à sa conservation, ne sont pas rangés selon leur hiérarchie dans la série des noms des mois.

Ces 6 Amshapands sont³ :

Vohu-mano, plus tard Bahman, « le bon esprit. » D'abord le génie qui protège les hommes et les reçoit dans la demeure céleste, puis le maître de l'empire des animaux.

Asha-Vahista (Ardi-behist ou Ardibehesch), « la pureté excellente » qui préside au feu.

Xatra-Vairyā (plus tard Shariver), « le roi désirable » ou « le roi puissant, » qui préside aux métaux, à la richesse et à son emploi.

Çagenta-Armaïti (plus tard Sependârméd), « le génie de la terre, » c'est-à-dire, d'après Tiele, autant la sagesse qui protège et entretient la terre, que cette dernière elle-même.

Aurvata (Chordad), « la totalité » ou « l'univers. »

Amérētat (Amerdad), « l'immortalité. »

Les noms des 6 Amshapands se retrouvent dans les dénominations du 11^{me}, du 2^d, du 6^{me}, du 12^{me}, du 3^{me} et du 5^{me} mois.

Quant au nom d'Atar, il apparaît dans celui du 9^{me} mois.

Le nom d'un des Izeds proprements dits les plus connus, à savoir de *Tishtrya* (*Tir*), l'étoile Sirius, est aussi celui du 4^{me} mois⁴.

Voici maintenant les noms des 30 jours mensuels, dans lesquels reviennent en particulier tous les noms des mois, mais dans un ordre nouveau :

¹ Spiegel, *Real Encycl.*, l. A., XI, p. 125.

² Tiele, *Manuel de l'hist. des rel.*, p. 238. Comp. Spiegel, *Real Encycl.*, l. A, p. 125.

³ *Encycl. des sc. rel.*, art. Perse, par L. Feer, p. 474. Spiegel, *Real. Encycl.*, l. A, p. 117. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, 3^e édit., II, p. 317. Tiele, *Manuel de l'hist. des rel.*, p. 238.

⁴ *Encycl. des sc. rel.*, p. 471. Spiegel, *Real Encycl.*, p. 125. Tiele, *Manuel*, p. 241.

1. Hormuz.	11. Chor.	21. Râm.
2. Bahman (11 ^{me} mois).	12. Mâh.	22. Bâd.
3. Ardbehescht (2 ^d mois).	13. Tîr (4 ^{me} mois).	23. Deibadîn (10 ^{me} mois).
4. Schehrîr (6 ^{me} mois).	14. Dschusch.	24. Dîn.
5. Asfendârméd (12 ^{me} m.).	15. Deibamihr (10 ^{me} mois).	25. Ard.
6. Chordâd (3 ^{me} mois).	16. Mihr (7 ^{me} mois).	26. Aschtâd.
7. Mordâd (5 ^{me} mois).	17. Serûsch.	27. Asmân.
8. Deibâdir (10 ^{me} mois).	18. Resch.	28. Zâmjâd.
9. Ader (9 ^{me} mois).	19. Ferwerdîn (1 ^{er} mois).	29. Mâresfend.
10. Abân (8 ^{me} mois).	20. Bahrâm.	30. Anîran ¹ .

« A l'exception de Hormuz et de Dei, prédicts du suprême principe du bien, dit Ideler (II, p. 517), tous les noms des mois comme ceux des jours, sont empruntés aux Izeds ou gé-nies qui, d'après la religion de Zoroastre, forment le royaume de Hormuz et président aux divers mois et jours. Deibâdir, Deibamihr et Deibadin se rapportent à Dei, en tant qu'il est suivi par Ader ou par Mihr ou par Dîn². Il est digne de re-marque que les jours 1^{er}, 8, 15 et 23, placés à des intervalles presque égaux, sont désignés par le nom de la divinité suprême. Il en résulte une division semblable à celle de la semaine. Cha-

¹ Ideler II, p. 516. Spiegel, dans sa traduction de l'Avesta, II, p. XCIX, les désigne d'une manière analogue :

1. Ormad.	6. Chordâd.	11. Qarsh'ed.	16. Mihr.	21. Râm.	26. Aqtâd.
2. Bahman.	7. Amardâd.	12. Mâh.	17. Çroşh.	22. Bâd.	27. Aqmân.
3. Ardbihist.	8. Dai pâ A'dar.	13. Tîr.	18. Rashn.	23. Dai pâ Dîn.	28. Zamyâd.
4. Shahrévar.	9. A'dar.	14. Sosh.	19. Farvardîn.	24. Dîn.	29. Mahreçpand.
5. Çpandârmat.	10. A'bân.	15. Dai pâ Mihr.	20. Bahrâm.	25. Asheshing.	30. Anérân.

² « Deibâdir, Deibamihr und Deibadin sagen soviel als Dei, auf welchen Ader, Mihr und Dîn folgen. » Ideler fait ici tout simplement allusion à ce que le jour de Deibâdir est suivi par le jour d'Ader, le jour de Deibamihr par le jour de Mihr, le jour de Deibadin par le jour de Dîn. Les trois jours de Dei sont donc différenciés dans le calendrier mensuel, par l'apposition à Dei du nom de l'Ized du jour suivant. Mihr est le nom du 7^{me} mois et du 16^{me} jour mensuel ; Adar ou Ader, celui du 9^{me} mois et du 9^{me} jour, Dîn est le nom du 24^{me} jour.

Comme j'hésitais à admettre avec Ideler que Dei désignât ici le Dieu suprême, en me disant que le mot doit avoir la même racine que *devas* c'est-à-dire *div*, briller (Max Müller, *Origines et développement de la religion*; trad. franç., p. 4, etc.), et que les devas des anciens Aryens étaient de-venus pour les Perses de mauvais esprits, je consultai un ami des mieux qualifiés pour m'éclairer, et voici ce qu'il me répondit d'abord :

« J'espérais trouver quelque lumière dans l'ouvrage le plus complet et le plus authentique qui existe sur la chronologie de l'Orient, celui d'al-

que jour était, dans le mois dont le nom s'accordait avec le sien, un jour de fête : par exemple, le 19^{me} jour du 1^{er} mois, le 2^d jour du 11^{me} mois, etc. »

Ainsi le 1^{er} jour du mois était appelé Hormuz ; le 8^{me}, Deibâdir ; le 15^{me}, Deibamihr ; le 23^{me}, Deibadîn, et les mots de Hormuz et Dei, qualifiant la Divinité suprême, n'apparaissaient pour aucun des autres jours, qui étaient simplement désignés par les noms des Yzeds comprenant, dans le sens large, les Amshapands.

En outre, les jours exceptionnels désignés par les mots Hormuz et Dei sont séparés les uns des autres par des intervalles de 6 ou de 7 jours : le 1^{er} et le 2^d, le 2^d et le 3^{me}, par un intervalle de 6 jours ; le 3^{me} et le 4^{me}, le 4^{me} et le 1^{er} jour du mois suivant par un intervalle de 7 jours. Nous retrouvons donc exactement la semaine dans le premier intervalle et à peu près, dans le second. Il semblerait que si l'on a choisi comme 3^{me} des jours mensuels marqués du nom du Dieu suprême le 23^{me} jour au lieu du 22^{me}, comme la division de la première moitié du mois pouvait le faire attendre, c'était afin

Biruni, dont le prof. Edw. Sachau a publié une traduction anglaise en 1879. Mais il ne donne pas le fin mot de la chose. Tout ce que j'y trouve est le passage suivant, p. 58, qui ne manquera pas de vous intéresser : « As to the identical names of days (the 8th, 15th and 23^d, *Dei* in Persian, » *Dast* in Soghdian, *Dadhâ* in Khwâvizmian), the Persians refer them to » the following and compound them with these, saying *Dai-ba-Adar*, and » *Dai-ba-Mihr*, and *Dai-ba-Dîn*. Of the Soghdians and Khwâvizmians some » do the same, and other connect the words in their langage for « the first, » the second, the third » with each of these. » C'est là une confirmation bien frappante de votre thèse, il n'y a plus de doute que le mois persan était divisé en 4 semaines, seulement les dernières duraient 8 jours au lieu de 7. »

Plus tard, mon attention fut portée sur un très curieux passage d'Hérodote (I, 131) au sujet des anciens Perses, passage cité et commenté par Celse d'une manière non moins intéressante (Orig., cont. Cels., L. V). « Ils n'érigent aux dieux, dit Hérodote, ni statues, ni temples, ni autels. Cela vient de ce qu'ils ne croient pas comme les Grecs que les dieux aient une forme humaine. Ils sacrifient à Dis (c'est ainsi que Max Müller traduit ici Δᾶ. *Orig. et dével. de la rel.*, trad., franç. p. 168) sur les plus hautes montagnes, appelant Dis (Δῖα) le cercle entier du ciel. »

A quoi Celse ajoute : « Je crois donc qu'il n'importe point que nous appelions Dis le Très-Haut, ou Zeus, ou Adonaï, ou Zabaoth, ou, comme les

de partager la seconde moitié en deux parties égales, chacune de 8 jours.

On peut aussi remarquer que ces 4 jours mensuels particulièrement honorés, tout au moins par leurs désignations, ne sont pas les derniers de semaines de 7 ou de 8 jours, mais les premiers, exactement comme nos dimanches.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il semble que dans cette manière de dénommer les jours du mois usitée chez les anciens Perses, on peut voir une trace de l'institution primitive de la semaine et même celle d'un jour hebdomadaire honorablement distingué.

Ces conclusions reçoivent un nouveau jour des nombreux renseignements fournis par l'ouvrage de Karaka, en particulier par la traduction qu'il cite *in extenso* d'une exhortation d'un père à son fils, faite en *pehlvi* dans le 4^{me} siècle de notre ère par un « *dastour* » ou prêtre, renommé par sa sagesse, et où sont décrites en détail les vertus particulières de chaque jour du mois zoroastrien¹.

Egyptiens, Ammon, ou, avec les Scythes, Papaï » (*οὐδὲν οὖν οἴμαι διαφέρει, Δια Ὑψιστον ναλεῖν, ή Ζῆνα, ή Αδωναῖον, ή Ζαβαώθ, ή Ἀμμοῦν (ώς Ἀιγύπτιοι) ή Παπαῖον(ώς Σκῦθαι)*). Max Müller traduit dans la traduction française : « peu importe que nous nommions cet être Dis ou le Très-Haut, ou Zeus.. »)

Plus tard, je trouvai dans le livre d'Ad. Pictet sur les *Origines indo-europ.* (III, p. 429) les lignes suivantes qui m'avaient d'abord échappé : « L'accord remarquable qui vient d'être signalé entre quatre peuples de race aryenne (Indous, Grecs, Romains, Germains) ne saurait laisser aucun doute que le ciel personnifié n'ait été le premier objet d'un sentiment religieux. Il faut ajouter ce que dit Hérodote... des Perses, qu'ils sacrifiaient à Jupiter (*Διτ*) sur les hautes montagnes et qu'ils appelaient Jupiter (*Δια*) le cercle entier du ciel. Il semble d'après cela que l'antique nom du Dieu s'était maintenu chez eux partiellement, les Iraniens de la religion de Zoroastre l'ayant d'ailleurs abandonné. »

Enfin l'ami que j'avais consulté a complété ces renseignements, en me donnant « le fin mot de la chose. » « *Dei*, m'a-t-il dit, est la forme persane dérivée de l'ancien zend *Dadhwān*, « le Créateur. » *Khuda*, le nom » persan actuel de Dieu, est pour *Swadhā*, « celui qui s'est créé lui- » même. » *Dei* ne viendrait donc point de la racine *div*, briller, et c'est bien un antique nom du Dieu suprême.

¹ I, p. 132-142.

Les noms des jours sont presque tous identiques, sauf pour l'orthographe, à ceux que nous avons donnés plus haut.

On retrouve en particulier les mêmes noms pour le 1^{er} (Ahura-Mazda = Hormuz), le 8 (Depadar = Deibadir), le 15 (Depmehr = Deibamihr), le 23 (Depdin = Deibadin). Or le 8 est expressément désigné, de même que le 1^{er}, comme étant « le jour du Créateur de l'univers, » et tous les 4 sont caractérisés comme devant être spécialement solennisés au point de vue religieux.

Toutefois ce ne sont point les vrais jours de repos. Ceux-ci sont les derniers jours des diverses semaines du mois, à savoir le 7 (Amerdad = Mordad), le 14 (Sosh = Dschusch), le 22 (Vata = Bâd) et le 30 (Aneran = Aniran).

Le 7 est dit expressément « le dernier jour de la 1^{re} semaine ; » comme le 14, celui de la 2^{de}; le 22, celui de la 3^{me}; le 30, celui du mois.

Le 7, le 22 et le 30 sont désignés non moins expressément comme devant être des jours de repos; quant au 14, il est caractérisé comme devant être, de même que le 30, un jour de repos pour le bétail.

Le 7, le 14, le 22 et le 30 n'en doivent pas moins être aussi des jours de recueillement. On doit tout particulièrement le 22 rechercher la compagnie des hommes vertueux et éprouver le besoin d'écouter leurs enseignements moraux.

Il est dans le Khorda-avesta¹ deux prières liturgiques qui réclament encore notre attention. Ces prières appelées Siroza, c'est-à-dire qui a 30 jours (dreissigtägig), se composent d'une série d'invocations aux divers protecteurs des jours du mois et sont récitées, en même temps que le Yaçna, soit en souvenir d'un mort le 30^{me} jour après son décès, soit le dernier jour du 6^{me} mois. Or l'invocation pour le 8, le 15 et le 23 y est identiquement pour le « Créateur Ahura-Mazda » et les Amshapands. La seule différence qui distingue cette invocation de celle du 1^{er}, c'est que l'idée de la création n'est pas mentionnée dans celle-ci. Spiegel met en note à propos de l'invocation du 8: « Le 8 est de nouveau consacré à Ormuzd. Il en est de même du 15 et du 23. La division du mois est ainsi assez semblable à la

¹ Spiegel, trad. de l'Avesta, II, p. LXXXI, III, p. 198-207.

nôtre. » Mais dans les deux liturgies il n'y a pas la moindre allusion à un repos le 7, le 14, le 22 et le 30.

Une autre institution, dont parle Karaka¹ et qui d'ailleurs est bien connue², peut être rattachée à celle de la semaine des Perses et de leurs jours spécialement solennisés ou spécialement désignés pour le repos, car elle rappelle les 6 jours de la création selon la Genèse, même en quelque manière le repos de l'Eternel au 7^{me} jour et la fondation du sabbat primitif.

C'est l'institution des 6 fêtes annuelles appelées Gahambars ou Gahanbars et destinées à commémorer la création de notre monde, telle qu'elle eut lieu d'après la religion mazdéenne.

D'après elle, en effet, l'univers matériel fut créé en 365 jours et dans 6 intervalles inégaux, pendant lesquels furent créés successivement le ciel, les eaux, la terre, les arbres, les animaux et l'homme³. A la fin de chaque intervalle il y eut un jour de repos.

Ces intervalles sont appelés les Gahambars, mais ce mot

¹ II, p. 118, 146-148. Comp. Planchut, *Revue des Deux-Mondes*, p. 445.

² Voir Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, 3^{me} édit., II, p. 322; *Bible annotée*, I, p. 88; surtout Spiegel, trad. de l'Avesta, II, p. C., p. 4, note 4; III, p. XL, p. 226, 239-246 (prières du Khorda-avesta, appelées, Aferin-Gahanbar).

³ La même succession d'actes créateurs se retrouve dans le *Bundehesch*, ch. I, 13 (*Zeitsch. der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XI, 1857, p. 110), et selon Spiegel, déjà dans le Yaçna, XIX^o (trad. de l'Avesta, III, p. LIII. Voir les v. 3, 5, 16-19). Dans les Aferin-Gahanbar, on retrouve non seulement la même succession, mais encore les mêmes temps assignés à chacun des actes.

Voici, d'après Spiegel (*Real Encycl.*, I. A, XI, p. 117), les principales phases du début de la cosmologie adoptée par les Perses. Elle n'est expliquée que dans des écrits assez postérieurs (surtout le *Bundehesch*), et cependant il est « très vraisemblable qu'elle était aussi la plus ancienne : c'est celle tout au moins dont Plutarque connaissait déjà les traits essentiels » (*Isis et Osiris*, ch. 24), et il la connaissait d'après Théopompe, historien et orateur célèbre de Chio, qui vivait dans le 4^{me} siècle a. J.-C.

Au commencement était Ormuzd et Ahriman, le 1^{er} dans la lumière, le 2^d dans les ténèbres. Ils étaient séparés par un espace vide. Pour triompher d'Ahriman, Ormuzd commença par appeler à l'existence certaines créatures, c'est-à-dire avant tout les amshapands, et Ahriman créa d'autres êtres en opposition. 3000 ans s'écoulèrent, et Ormuzd persuada à Ahriman de conclure une trêve de 9000 ans, qui ajoutés aux 3000 déjà écoulés constituent la période de 12000 ans assignée à la durée du

semble comprendre aussi les jours de repos qui ont suivi les divers intervalles et en tout cas il désigne encore les fêtes annuelles destinées à commémorer la création matérielle.

Les Parsis suivent à cet égard la coutume des anciens Perses qui alors se rassemblaient pour festoyer et faire des prières. Encore à présent les Parsis de Bombay se conforment à cette coutume autant que possible, en prenant en commun de simples repas, auxquels riches et pauvres participent.

C'est pendant les fêtes des Gahambars qu'on récite le Vispered ou invocation des chefs de la création, soit spirituelle, soit terrestre, en intercalant cette récitation dans celle des divers chapitres du Yaçna. Le Vendidad, le Yaçna et le Vispered constituent le Vendidad-sade, qui est « le livre d'église du par嗣isme¹. »

La 1^{re} de ces fêtes, celle du Mediozarem (ou Gah Maidhyozaremaya), commémore la création du ciel et dure 5 jours, du 11 au 15 du 2^d mois.

La 2^{de} a lieu du 11 au 15 du 4^{me} mois de Tîr, c'est-à-dire de l'ange qui fait descendre les eaux de l'océan céleste pour ferti-

monde. Après la conclusion de ce contrat, Ormuzd prononça la fameuse prière *Jatha ahu Vairyō*, « qui se compose de 21 mots » (voir Spiegel, trad. de l'Avesta, III, p. 3 ; II, p. LXXXII), et Ahriman s'aperçut que le contrat lui serait irrévocablement défavorable. Epouvanté de sa découverte, il se réfugia dans les plus profondes ténèbres et y resta consterné pendant 3000 ans. Pendant ce temps, Ormuzd, avec le concours des Amshapands, créa successivement le ciel, les eaux, la terre, les plantes, les animaux, l'homme, puis toute l'armée des étoiles. Pendant les 3000 ans de la consternation d'Ahriman, la terre, qui avait été créée dans le ciel, fut descendue dans le vide qui séparait Ormuzd et Ahriman. Celui-ci se décida enfin à combattre. Il fut vaincu, mais après avoir été près de la victoire. La terre souffrit beaucoup de son attaque. En particulier le taureau primitif et Gayomard, l'homme primitif, succombèrent ; mais Ormuzd fit de l'âme du taureau primitif le bétail et les céréales, et des restes de Gayomard le 1^{er} couple humain : Meschia et Meschiane.

On retrouve donc dans cette cosmogonie la série des créations du ciel, des eaux, de la terre, des plantes, des animaux et de l'homme, mais seulement comme une partie et une phase de l'ensemble de la création, et comme ayant eu lieu dans le second quart des 12 000 ans de la durée du monde.

¹ Karaka, II, p. 168 ; Tiele, *Manuel*, p. 235.

liser la terre. Elle s'appelle le Medioschem (ou Gah Maidkyos-hama. D'après Lenormant, le mot signifie la 2^{de} époque).

La 3^{me} fête est célébrée du 26 au 30 du 6^{me} mois et est appelée le Patasham (ou Gah Paitishahya), mot qui désigne le temps de la moisson.

La 4^{me}, nommée Eathrem (ou Gah Ayathrem; c'est-à-dire adieu à l'été), a lieu du 26 au 30 du 7^{me} mois. Elle rappelle la création des arbres.

La 5^{me}, appelée Médiarem (ou Gah Maidhyairia), se rapporte à la création des animaux, et est célébrée du 16 au 20 du 10^{me} mois.

La 6^{me}, appelée Hamaspathermadin (ou Hamaçpathmædhaya : adieu à l'hiver), est célébrée pendant les 5 jours ajoutés aux 360 des 12 mois pour compléter l'année. Ces 5 jours, de même que les 5 qui les précèdent, sont aussi appelés Gathas¹, du nom des 5 Gathas qui font partie du Yaçna. Le 6^{me} Gahambar est célébré avec un grand respect. C'est alors que les Parsis récitent les Gathas, en commémorant la création de l'homme. Ces chants sacrés sont considérés comme un des éléments les plus anciens de l'Avesta².

¹ Voir sur ces 10 jours Spiegel, trad. de l'Avesta, II, p. CI.

² Dans les Aferin-Gahanbar (voir Spiegel, trad. de l'Avesta, III, p. 239-246 ; comp. Lenormant, *Hist. anc. de l'Or.*, 3^{me} édit. II, p. 323), on lit entre autres : « En 45 jours, moi, Ormazd, j'ai travaillé avec les Amshapands ; j'ai fait le ciel et célébré le Gahambar et lui ai donné le nom de Gah Maidhyozaremaya : au mois d'Ardbihist, au jour de Dæpamihir. Prenez le temps à partir du jour de Khor jusqu'au jour de Dæpamihir. Maidhyozaremaya était le temps dans lequel j'ai accompli la création du ciel et avec les Amshapands exposé le Myazda (Myazda dargebrachtt. Myazda signifie primitivement : chair en général ; mais dans l'Avesta il désigne spécialement la chair offerte à Ahura Mazda et aux Génies : Spiegel, trad. de l'Av., II, p. 49, note 3), — et les hommes doivent en accord faire de même... »

» En 60 jours, moi Ormazd, j'ai travaillé avec les Amshapands ; j'ai fait l'eau, j'ai célébré le Gahanbar et je lui ai donné le nom de Gah Maidkyos-hama, dans le mois de Tir, au jour de Dæpamihir. Prenez le temps à partir du Khor jusqu'au Dæpamihir. Maidhyoskama était le temps où j'ai clarifié l'eau trouble et avec les Amshapands exposé le Myazda, et les hommes doivent en accord faire de même... »

Ainsi de suite. Il peut être intéressant de constater que les deux 1^{rs}

Il y a évidemment un grand rapport entre la cosmogonie qui sert de base à ces fêtes annuelles, et la cosmogonie mosaïque, malgré certaines différences. J'en relèverai seulement une, qui a pour nous un intérêt spécial : c'est que, tandis que d'après la Genèse, il n'y a pour l'Eternel qu'un seul jour de repos, qui a lieu après les 6 actes de la création, d'après la cosmogonie perse, il y a un jour de repos après chacun des actes.

La solennité du septénaire aux yeux des anciens Perses ressort déjà, et même doublement, de leur nomenclature des jours du mois, mais elle ressort aussi d'ailleurs. Karaka dit, à l'occasion de certaines formalités usitées par la célébration du mariage chez les Parsis : « La raison en est que le nombre de 7 est considéré par eux comme étant très propice. Les anciens Perses connaissaient 7 Amshapands, 7 cieux et 7 continents¹. »

jours de repos de l'Eternel tombent chacun sur le 15 du mois, le jour de Dæpamihr, un des 4 jours mensuels consacrés particulièrement au Dieu suprême, — que le 3^{me} et le 4^{me} jour de repos de l'Eternel tombent chacun sur le 80, le jour Anéran, dernier jour du mois ordinaire et le 4^{me} des jours mensuels de repos, — que le 5^{me} jour de repos de l'Eternel tombe sur le 20, le jour Behram, c'est-à-dire le jour du 1^{er} des Amshapands, — et que le 6^{me} jour de repos de l'Eternel est le dernier des 5 jours supplémentaires ajoutés à ceux des derniers mois de l'année, jour appelé Vahis-tōist-Gâh.

¹ I, p. 180. De même, Planchut, *Rev. des Deux-Mondes*, p. 449.

Zöckler, dans l'article *Siebenzahl* de la *Real-Encykl.*, I A., rapproche du nombre des Amshapands les 7 montagnes du Paradis et les 7 portes de Mithra, comme figurant aussi dans les croyances religieuses des anciens Perses.

Voir Spiegel, trad. de l'Avesta, II, p. 20; III, LIII, sur les 7 continents ou plutôt les 7 Karesvahres, dont le 7^{me} seulement correspond à notre terre, sur la parenté étroite de cette conception avec une conception analogue de l'Inde, et sur la subdivision postérieure de notre Karesvahre en 7 climats.

Selon Tiele (*Manuel*, p. 238, 240), les Amshapands rappellent les Adityas védiques « dont le nombre était également de 6 ou 7 dans le principe », et la conception de ces sept êtres supérieurs appartenait déjà aux anciens Aryas.